

Novembre 2024

l'édition spéciale N° 1

REMBOBINEZ

Une gazette à tirage limité, réalisée par les étudiants en Master Cinéma de l'UPJV



La Jeune Fille sans mains • Vampire humaniste cherche suicidaire consentant
Les Prédateurs • Le Vourdalak • La Fille de Dracula

Soyez sympas, Rembobinez

Vous tenez dans vos mains le premier numéro de Rembobinez, une gazette qui sera disponible chaque jour pendant le festival d'Amiens. Son nom n'est pas seulement un hommage à un joli film de Michel Gondry (*Soyez sympas, Rembobinez*, 2008), il représente également notre intention critique : revenir sur des films du festival qui nous plaisent particulièrement, les observer avec un regard nouveau. Pour plusieurs d'entre nous, étudiants à Amiens, il s'agit également de nous exercer à la critique de cinéma et de transformer une pensée intime en un travail collectif. Alors soyez sympas, et rembobinez avec nous !

Enzo DURAND
Rédacteur en chef

La Jeune Fille sans mains : Le diable face à la pureté de l'âme

Avant de réaliser *Linda veut du poulet !*, Sébastien Laudenbach a dessiné tout seul pendant deux ans cette adaptation du conte des Frères Grimm. Les dessins en brouillon donnent un aspect expérimental qui renforce l'imaginaire du spectateur. Les couleurs donnent une ambiance en adéquation avec le décor, notamment lorsque les personnages sont en flou pour les distinguer dans la nuit. Le film met l'accent sur les fluides (l'eau, le sang, le lait...), des éléments qui ne sont pas dans le conte d'origine. On le voit avec la rivière qui est présente au début et à la fin du film, et qui sert de chemin à la protagoniste. L'action a beau se situer dans un conte, il reste assez moderne dans l'écriture des personnages. Le réalisateur se reconnaît dans cet univers, en ayant mis une part de lui dans chacun de ses personnages. La jeune fille parvient, malgré son infirmité, à devenir indépendante en vivant seule avec

son fils. Et c'est en protégeant ses proches du Diable qu'elle parvient à se libérer de la malédiction. Laudenbach a fait le choix de rendre le film accessible à un jeune public, mais sans l'adapter à ce dernier. Il se justifie par le fait que les enfants ne veulent pas que l'on s'abaisse à leur niveau ; au contraire, ils ont besoin de grandir. C'est une preuve de maturité dans un média comme le cinéma d'animation.

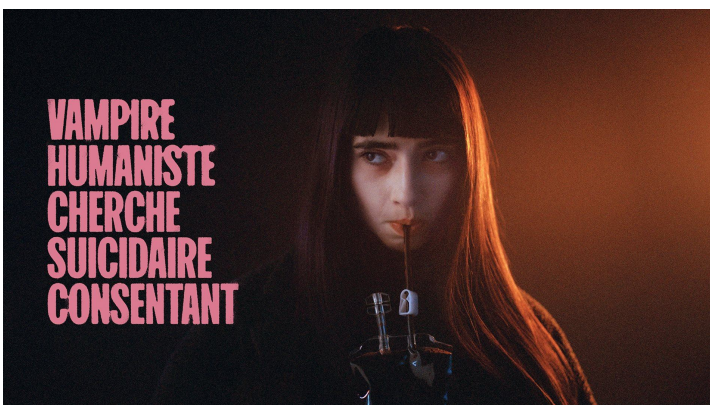


Robin MARDOC
Illustration : Léon FRANÇOIS

Vampire qui ne vampire pas !

Bien loin de la Transylvanie, aujourd'hui les vampires agissent dans la société pour se nourrir. C'est pourquoi les chasses nocturnes remplacent les sorties au restaurant. Cependant, Sacha, fille unique d'une famille de vampires au Québec, refuse sa nature vampirique. Ce rejet se reflète aussi sur son corps. Les canines,

arme mythique de ces créatures de la nuit, n'apparaissent pas dans le dentier de Sacha. Alors, ses parents l'envoient contre son gré s'entraîner auprès de sa cousine Denise pour se former à la vie de vampire. Un jour, elle rencontre Paul. Lui même rejeté par ses camarades de classe, ayant exprimé l'idée de marcher plus loin que le rebord d'un immeuble. Ce duo s'associe aisément pour développer une histoire à l'aspect humoristique et familial qui est symptomatique dans le film. Comme par exemple, ces poches de sang accrochées dans le frigo et qui sont bu d'une manière enfantine de la part de Sacha ou par son père. D'un autre côté, le film montre le pouvoir que la superficialité a donné à la société, en particulier le type ultra-populaire et la mannequin du bahut. La plupart de ces personnages qui harcèlent Paul ont souvent de l'influence sur les autres, ils ont le profil typique des bullies. C'est pourquoi, on se questionne beaucoup devant ce film. Quelles actions sont les plus



graves, tuer pour se nourrir ou inciter au suicide ? Qui sont les véritables « monstres » ? Par conséquent, le vampire n'est plus décrit comme un personnage de mythe et légende. Il est devenu plus humain, bien plus que dans certains films, si depuis *The Addiction* la question du vampire dans les univers contemporains

gardent une certaine présence, *Vampire humaniste cherche suicidaire consentant* balaye d'un revers de la main, ces idées en la transformant en un récit plus sociologique.

Benoit FROMENTIN

Les Prédateurs (1983) : Yves Saint Laurent sous spleen

En ouverture du Festival International du Film d'Amiens, s'étant tenu ce vendredi 15 novembre, le choix s'est porté sur le premier long-métrage du regretté Tony Scott, avant qu'il ne crée les images iconiques et américaines pour le cerbère hollywoodien Simpson et Bruckheimer (*Top Gun*). *Les Prédateurs* (1983) est certes un choix assez étonnant au vu de l'objet unique qu'il incarne, mais il est à l'image d'un festival assez éclectique dans sa programmation. « *Bela Lugosi's dead* » résonne dans une boîte de nuit, Catherine Deneuve et David Bowie sont en costumes Yves Saint Laurent. Plus de faiblesses à l'ail, à la lumière du jour ou aux symboles religieux, le vampire traditionnel est mort. Tony Scott transcende son introduction et son esthétique clipsque en faisant de ses vampires, des êtres assoiffés de vie et cherchant à

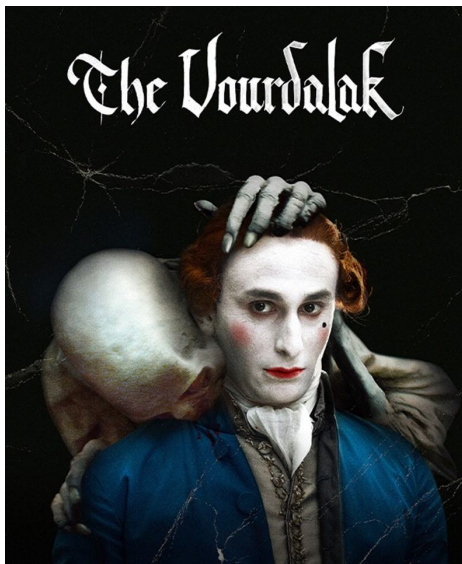
éviter la mort par l'amour, la chair et la sexualité (« Toujours et pour toujours »). Le film oscille dans le maniérisme formel réjouissant, un casting voguant soit à contre-courant comme Devereaux devenant une icône lesbienne au côté de Susan Sarandon, ou un Bowie perdant sa jeunesse rock'n'roll. *Les Prédateurs* aborde sous son déluge d'images expérimentales, les angoisses de son époque. La maladie surgissant en 1981 a un nom : le Sida (VIH aujourd'hui) et une médecine dépassée par cette dégénérescence du corps. Les vampires sont comme les êtres de chair qu'ils traquent, soumis à la mortalité jusqu'à les ramener dans un montage parallèle aux théories des origines simiesque de l'humanité. Avant de virer vers le cinéma pétaradant et des mécaniques (à revisiter pour ses visuels singuliers), Tony Scott livrait



un long-métrage de la contre-culture glam, rock, sexuel restant savoureux et unique en son genre.

Adam HERCZALOWSKI

Le Vourdalak (2023) : Horreur plastique



« Si jamais, ce dont Dieu vous garde, je revenais après six jours révolus, je vous ordonne de ne point me laisser entrer, quoi que je puisse dire ou faire, car je ne serais plus qu'un maudit Vourdalak ».

Ce n'est ni dans le noir ni derrière une porte qu'elle apparaît pour la première fois mais bien dans la lumière du jour. Cette créature du mal est posée là, dans un coin, à attendre qu'on la remarque et qu'on lui vienne en aide. Un vieil homme est installé à table avec le reste de sa famille après six jours de disparition. Sa voix est fatiguée, il semble être en train d'agoniser au

point d'en cracher du sang. Pourtant, petit à petit, cette créature vampirique va se dévoiler, ôtant ses vêtements un à un, sous un soleil brillant qui ne le rend pas plus faible. C'est alors que l'on découvre la chose. Une chose déshumanisée par la façon splendide dont Adrien Beau décide de la mettre en scène.

Il utilise une marionnette accompagnée d'une voix off (sa propre voix) au ton grave et menaçant, maniant les mots avec une telle élégance qu'elle en devient pétrifiante. C'est un moyen de nous faire comprendre que le doyen de la

point d'en cracher du sang. Pourtant, petit à petit, cette créature vampirique va se dévoiler, ôtant ses vêtements un à un, sous un soleil brillant qui ne le rend pas plus faible. C'est alors que l'on découvre la chose. Une chose déshumanisée par la façon splendide dont Adrien Beau décide de la mettre en scène.

Il utilise une marionnette accompagnée d'une voix off (sa

propre voix) au ton grave et menaçant, maniant les mots avec une telle élégance qu'elle en devient pétrifiante. C'est un moyen de nous faire comprendre que le doyen de la famille n'est plus : il est remplacé par autre chose.

Pantin étrange duquel on ne peut ni quitter les yeux ni ignorer les paroles, le vourdalak capte l'attention de l'émissaire du Roi comme il capte celle du spectateur

telle une malédiction à laquelle on ne peut échapper.

Si vous avez aimé *Le Vourdalak* et que vous souhaitez en découvrir plus sur le travail plastique et de mise en scène d'Adrien Beau, nous vous conseillons le court métrage à la fois terrifiant et dérangentant *La Petite Sirène* sorti en 2007.

Clément DARGAISSE

La figure du vampire en tant que cachette



Le lendemain de l'ouverture du Fifam, le 1er film diffusé ce samedi matin fut la suite du *Dracula* (1931) de Tod Browning, dans laquelle nous ne suivrons pas l'homme de la nuit, mais sa fille : la comtesse Marya Zeleska. Après la mort de son père, elle essaie de se débarrasser de cette malédiction qu'est le vampirisme, bien sûr, cette malédiction n'est pas seulement celle d'une allergie au soleil agressive, c'est aussi celle du lesbianisme, explique Marie-France avant la projection. Lorsque Marya Zeleska sort faire ses courses et trouve une proie, si celle-ci est masculine, elle l'hypnotise, le mord,

et finit. Mais si son dîner est féminin, elle va prendre son temps, s'en languir, jusqu'à en avoir l'eau à bouche. Aujourd'hui, un tel film n'aurait pas eu l'air de conter une histoire de désir féminin envers d'autres femmes, mais à sa sortie, il a fait énormément polémique tellement l'homosexualité y été flagrante. La comtesse, c'est aussi une figure de femme indépendante et dominante. Elle a le dessus sur l'intégralité des personnages, et n'hésite pas à utiliser sa force et sa ruse pour arriver à ses fins.

La fille de Dracula, garde quand même avec lui quelques touches de misogynie : Le docteur Jeffrey Garth, qui se moque de toutes les femmes de son entourage en est le meilleur exemple. Il reproche à Janet, sa secrétaire, son indépendance et son intelligence, lorsqu'elle prend la décision de traverser la moitié de la région pour venir le chercher. Plus tard, lors d'un rendez-vous chez la comtesse

hongroise, il fait remarquer le manque de miroirs chez son hôte, en s'expliquant qu'une femme qui n'a rien pour se regarder n'existe pas, comme si, pour lui, leur vie été destinée uniquement à jouer à Narcisse. Une déclaration qui fait bien hypocrite venant de l'homme qui, pendant la scène précédente, était en train de perfectionner son apparence, depuis au moins une heure, en vue de son rendez-vous le soir même, créant ainsi une petite touche d'ironie. Tod Browning, en essayant de passer entre les mailles du code Hays, qui été toujours de vigueur à la sortie de son film, compose un récit avec des représentations contradictoires, mais qui font sens. Le féminisme, avec des figures de femmes libres et indépendantes, qui savent se jouer de leur entourage, oppose ses figures d'hommes machos, pas encore prêt à renoncer à leurs idées et préjugés sur le genre féminin.

Elina HOTTIN

L'équipe éditoriale

Rédacteur en chef
Enzo DURAND

Chef de projet
Line FROGÉ

Responsable logistique
Lisa RIMBAUT

Graphiste
Rox KIT

Illustrateur
Léon FRANÇOIS

Autrice de l'affiche
Léa BOZIER

L'équipe remercie :
Jade GHOSN
Pierre EUGÈNE
Olivia COOPER-HADJIAN

Auteurs de cette édition :
Adam HERCZALOWSKI
Elina HOTTIN
Benoit FROMENTIN
Robin MARDOC
Clément DARGAISSE

Tous droits réservés. Ne pas jeter sur la voie publique